

Julien Delille

L'Itinéraire

ou de la sottise humaine, roman

Julien Delille

L'Itinéraire

Ou de la sottise humaine

© Julien Delille, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1119-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

Des œuvres littéraires sont appelées des *bibles*. Elles sont aussi sans qu'on le dise, des *sommes*. En de vastes panoramas et un intérêt du détail qui reconstituent la complexité de la vie bien mieux que des raccourcis étriqués, elles témoignent des grandeurs et des petitesse humaines. Elles rachètent les dernières en une dimension artistique et spirituelle.

Un brin éternelles par leur manière, ces oeuvres représentent un monument qui embrasse les différentes institutions et instances sociales aussi bien que les agréments et désagréments quotidiens de la vie pratique. Au-delà de ces derniers, les premiers sont d'abord ceux de l'esprit : réminiscences littéraires, artistiques, historiques, allusions culturelles, associations d'idées.

D'autres ouvrages, plus simplement, s'inscrivent dans cette mouvance littéraire.

L'Itinéraire est à ce titre un roman réaliste, mais par ailleurs il reste fictif.

Les trois personnages principaux de l'ouvrage sont des Robinson, échoués dans l'île des hommes. Le narrateur réécrit une fois de plus le roman de Daniel De Foe, avec aussi à sa façon une touche moralisante du XVIIIe siècle, heureusement plus légère !

Mais les avatars du genre littéraire, ici le roman, et de la langue sont aussi des personnages. Au bénéfice de la quête de liberté du héros principal, ce roman se veut une promenade littéraire et implicitement une anthologie discrète du style et de l'art de raconter au fil de contextes différents. Des écrivains, et non des moindres, ont aimé se poser de telles questions au cours d'un ouvrage ayant cependant sa propre finalité.

Ce roman est écrit à la première personne du singulier de telle sorte que le

narrateur et le héros se confondent et qu'ainsi on ne puisse accuser le premier d'en savoir trop sur l'avenir du deuxième. L'un et l'autre, ou le seul individu qu'ils représentent promènent un regard sceptique, mais en même temps amusé, sur le monde.

Un professeur de philosophie, Julien, a été amené à circuler dans de nombreux pays avec ses deux jeunes enfants, Mia et Gregg.

Il reconstitue cet **Itinéraire** qu'ont été leurs voyages puisqu'il fallait toujours **mesurer** le parcours, le réajuster, aussi bien qu'il rend compte de la conception possible d'une œuvre littéraire, celle-ci étant alors un chemin dans le temps plus que dans l'espace. Elle est fondamentalement reconstitution métaphorique, puisque l'écrivain voit souvent dans la réalité autre chose que ce qu'elle est d'abord. Il en est d'autant plus réaliste, mais alors il adopte un « itinéraire » intérieur, une manière de suivre sa route dans la vie, de voir, d'entendre, de sentir, de comprendre le passé et le présent qu'il rapproche, et dans une certaine mesure l'avenir aussi.

Entre autres époques, la référence au passé l'est à celles des deux guerres mondiales, particulièrement de la deuxième et de son héroïsme tranquille et industriel, qui, à l'occasion des nécessités cruelles d'un temps de paix, dicte son comportement à Julien.

La langue adoptée

Usant comme règle générale d'un style simple, le narrateur joue cependant aussi avec ce lui-ci, prenant plaisir au détour des pages à des motifs plus fouillés et à quelques longs paragraphes.

Il s'amuse également à des énumérations cocasses, à quelques mots plus rares, à des étymologies douteuses. Il me semble que le lecteur n'a pas à se les expliciter totalement. Ils sont là pour leur drôlerie formelle. Quand le narrateur le fait, il est censé songer à de nombreuses œuvres grecques et latines et à celles classiques ou modernes qui nous ont divertis de cette façon, celle de Rabelais la première, par exemple par ses énumérations.

L'ouvrage n'étant pas une biographie mais se voulant cependant réaliste dans sa généralité a des exigences rigoureuses qui lui sont propres. Il ne peut totalement inventer ni seulement relater. Et il doit reconstituer : les mille

tracasseries que chacun peut connaître. Mais il a aussi ses facilités apparentes que sont la description de lieux et de faits réels, parfois le dialogue incorporé au récit comme on le fait dans des Mémoires, ce qui permet un style plus vif, rapide, sans fausses mises en scène théâtrales, car le théâtre est un autre genre littéraire. Dans ce roman on *échappe* ; il y a de nombreux dialogues, mais lors des temps forts on ne se perd pas en discours : quand on s'emballe, quand la fièvre monte. Par contre on observe, on pense, on mijote, on se raconte, on suppose le dialogue par l'usage du style indirect, mis entre guillemets : conversations sous-entendues au fil du récit.

Et il y a quelques exposés si l'on veut réfléchir, des descriptions, de divers registres car Julien a expérimenté tous ces styles qui en quelque sorte constituent notre patrimoine.

Dans l'ensemble le vocabulaire se veut précis, et la grammaire est toujours d'une tonalité soutenue.

Puisqu'il y avait un parcours littéraire sous-jacent aux aventures racontées et que l'ouvrage se situait entre le roman de pure invention et un pan autobiographique supposé du narrateur, Julien, il était intéressant de recourir dans un même contexte à des couches temporelles et modales diverses : ainsi un paragraphe au passé simple peut contenir des imparfaits de résumé, une fois donné le ton du récit, ou être suivi d'un passage au plus-que-parfait, correspondant à une période plus ancienne, ou même d'un épisode au conditionnel, anticipant sur l'avenir

Ce dernier recours, discret pour ne pas nuire au fil du récit et ne pas rompre le suspense correspond plutôt à une interrogation à propos du récit ou à une question plus profonde soulevée, puisque le narrateur, parlant à la première personne, est censé se confier longtemps après les faits et par conséquent riche d'une connaissance postérieure à ceux-ci.

Ecrivant de cette manière, on s'aperçoit que des alternatives temporelles et modales s'offrent à l'auteur. J'aime trouver cette préoccupation chez les écrivains s'ils se gardent toutefois de tomber dans des exercices de style. Dans ces passages, la lecture doit alors être très attentive pour bien suivre le cours de la pensée du créateur.

Le récit et les thèmes de réflexion rencontrés

La métaphore est possible quand des analogies de façons existent dans des réalités en elles-mêmes étrangères l'une à l'autre : une rue de Perse vécue comme une suite d'anfractuosités de la côte bretonne.

Du moment qu'il y a métaphore, c'est-à-dire description d'une réalité par les qualités d'une autre qui lui est d'abord étrangère, **le narrateur**, qui n'est pas nécessairement l'auteur, **aime aussi revivre dans son présent des situations de son passé**, voire de son enfance : dans cet ouvrage, celles de la deuxième guerre mondiale ou de coutumes bretonnes. **Des lettres inédites de la guerre de 14-18** apparaissent aussi. D'une certaine manière **nous sommes toujours en guerre**, c'est ce que veut expliquer le narrateur, parce qu'autrui ne cesse de nous importuner, et, au cours de situations analogues, nous recourons sans d'abord nous le dire clairement aux mêmes remèdes et manières.

Les retours au passé et les appels à l'avenir se font au fil du récit comme il en est chez chacun d'entre nous quand au cours de nos journées nous réfléchissons, nous ruminons : ce passage d'une époque à une autre sans crier gare est des plus naturels, il suit les lois de la pensée.

La matière du récit a été choisie universelle et d'actualité en quelque sorte : au départ le héros se trouve dans une position kafkaïenne qui, restant floue, comme sa marche réelle et rêvée parmi les arbres où il se perd, a d'abord l'avantage de se rapporter à de nombreuses situations possibles que peut choisir pour se les appliquer le lecteur. Cependant une lecture attentive permet d'en éviter certaines pour *L'Itinéraire*. Cette véracité de la lecture, qui n'empêche pas le rêve, a été recommandée par nos auteurs au milieu du XXe siècle, de telle sorte qu'une construction différente de l'ouvrage et par conséquent fautive ne se fasse pas.

Appelé à « témoigner », selon le vocabulaire justement imprécis et euphémique des tribunaux, le héros estime, à juste titre pour ceux qui connaissent la manière de procéder de la Justice, qu'il doit d'abord élever ses enfants. Il est alors confronté aux mille questions pratiques d'un citoyen ordinaire qui aura besoin d'argent, de temps, d'astuce, devant toujours échapper aux « Javert » de ce monde, mais en essayant de ne jamais vraiment agir contre la loi.

Une nouvelle fois la conscience morale se révolte contre la raison d'Etat :

Antigone contre Créon.

Les références littéraires authentiques sont un filon à suivre pour comprendre l'ouvrage. Elles sont choisies connues universellement : Robinson, Valjean ; ou, quand il est question de création littéraire, Montesquieu, Diderot, Proust, Lewis Carroll, Dickens, Sartre et implicitement d'autres écrivains de langue anglaise comme Sterne, Patrick White, et française comme Balzac et Flaubert. De même on en appelle à des peintures, regroupées à l'occasion d'observations des couleurs naturelles du ciel, car un thème esthétique très intéressant est bien de se demander comment les peintres ont été influencés par les ciels des endroits où ils demeuraient ou l'avaient fait. Or dans les pays où évoluent les personnages de *L'Itinéraire*, les ciels, de toute beauté, ont une place prépondérante.

La question sous-jacente à l'ouvrage est « **comment échapper aux tracassiers de ce monde** ». Il m'a semblé qu'il fallait alors éviter les faux problèmes souvent rencontrés dans les romans ou dans le septième art : un héros qui gâche à chaque instant sa fuite par des faiblesses inexcusables et qui déplaisent souvent au lecteur ou au spectateur, par une passion déplacée par exemple. Ce donnerait lieu à un autre genre littéraire : celui d'un héros qui a le don de tout faire rater. Je voulais au contraire me demander comment peut échapper un individu normalement sage, sans fautes de sa part, de santé plutôt bonne, capable de gagner simplement sa vie, ayant des liens sociaux censés l'honorer, comme le sont ceux que créent son métier et ses convictions, parfois un peu « savant » parce que c'est de nos jours de bon ton, que c'est souvent amusant, et que la recherche littéraire de l'ouvrage s'en trouve justifiée, comment, malgré toute sa bonne volonté, mille difficultés et mille incidents surgiront.

Il ne jouit ni d'une force herculéenne, ni d'une fortune soudaine, ni en général d'appuis haut placés, il ne sait pas comment se procurer un faux passeport et sans doute ne voudrait pas le faire ; et au départ il n'a jamais vraiment voyagé très loin. Il paraît commettre des imprudences aussi, mais pour mieux rebondir. Si l'intéressé se trouve prêt, elles permettent souvent de déverrouiller des situations intenable.

Bref c'est alors **un cas qui est examiné dans sa nudité, un paradigme de situation** de ce que le héros n'a pas à vaincre ses propres manquements mais seulement la sottise administrative, la veulerie et la perversion de certains.

Il a deux jeunes enfants qui, « gitans » par les circonstances, vont grandir et s'éduquer d'assez bonne façon au cours d'une course ininterrompue, car du moins celle-ci élimine pour eux les maux de la stagnation dont souffre le commun des mortels. Cette situation produit chez Julien de fréquents questionnements pédagogiques.

Le **jugement des travers et des perversions des institutions humaines**, et non de celles-ci comme telles, est d'une certaine façon radical, mais pas celui des individus. Leur cas est soupesé avec prudence, d'autant plus qu'ils ont un nom, mais inventé chaque fois. Le pessimisme, le cynisme même, est tempéré par un humour toujours sous-jacent. Une porte qui

puisse disculper les individus est laissée ouverte pour chaque situation.

Les noms de lieux sont tarabiscotés, car c'est ainsi parfois plaisant et plus propre à recréer une circonstance où l'on se cache. Ils sont reconnaissables d'emblée s'ils sont utiles, par la réflexion s'ils sont secondaires, plus mystérieux s'il n'est pas nécessaire de savoir où l'on est, dévoilés après coup quand il devient pour les héros moins dangereux qu'on les connaisse.

Dans ce roman, les personnages principaux sont peu nombreux. Plus que d'être analysés, leurs états d'âme sont suggérés par mille touches à l'exemple d'artistes peintres dont il est question. Les personnages secondaires doivent être des obstacles ou des tremplins pour les trois principaux. Ils se confondent donc avec leur fonction, qui est précise.

Des hasards, des rencontres fortuites, des secours inopinés pourraient paraître irréels. Je me suis attaché à ne relater que des faits que j'ai observés, si curieux soient-ils. Ceci prouve que notre vie en compte un certain nombre auxquels nous ne sommes plus attentifs.

Les descriptions de très beaux lieux, d'animaux en Afrique, de très belles villes, surtout en Iran, d'habitudes culinaires ou artistiques sont exactes, établies avec soin et même avec minutie.

Une des thèses littéraires de l'ouvrage est qu'on ne peut en fin de compte parler que de ce qu'on connaît. Cela arrive même dans le roman. Ainsi, comme on le dit souvent, il est un peu faux de se demander si ce qui est raconté est vraiment arrivé. Par l'imagination et par la description de la vérité littéraire, un monde est créé qui n'est ni la réalité laissée à elle-même, ni une pure invention.

C est un univers, une vérité esthétique, spirituelle en tous les sens du mot, dans lesquels on vit aussi bien que dans le monde quotidien.

Mais le narrateur aime aussi décrire minutieusement celui-ci, dans les plus petites choses, car il est le terrain très âpre où évoluent, circulent les trois personnages principaux, quelle que soit leur vie intérieure. Et il en est ainsi pour chacun d'entre nous. L'être humain est horriblement spatio-temporel : un observateur extérieur verrait les hommes comme une sorte de coléoptères, souvent broyeurs aussi, qui, selon le vocabulaire appuyé du narrateur, vont à droite, à gauche, à l'ouest, à l'est, au gré d'une marche minutée : cet état de choses, auquel correspond celui du monde complexe de nos idées, est expérimenté d'une manière cuisante quand un handicap, même bénin et temporaire, nous interdit certains gestes ou nous force à nous arrêter.

L'ensemble des personnages est inspiré d'individus qui ont pu exister, il y a longtemps, avec d'autres noms et une histoire sans doute bien plus dense que dans les faits racontés. Personne ne doit donc s'y reconnaître nommément. Et cependant ils sont tellement d'actualité de ce que les travers humains sont éternels ! Les institutions et les pays observés n'ont pas changé. Les anecdotes, selon la définition qui est donnée de ces « petits faits curieux racontés », « éclairent le dessous des choses, la psychologie des hommes », dit le Robert, et les auteurs invoqués ont su y recourir.

Nous vivons une époque où la question religieuse ne peut être éludée, d'autant plus qu'on voyage. Très naturellement et simplement j'ai alors voulu lui donner la place qu'elle occupe dans l'existence comme on le fait dans de nombreux romans de langue anglaise. Une erreur, d'ordre social, a été de vouloir l'ignorer. Un développement de plusieurs paragraphes sous forme de dialogue permet de mieux saisir la nature du christianisme du Moyen-Orient.

Cependant, l'aspect inquiétant de cette histoire, universelle par la plupart de ses expériences, initiatique, car elle ouvre les yeux à ce qui est, et à quoi on pourrait ne plus faire attention, est soudainement renforcé ces jours-ci par des tragédies nouvelles qui s'inscrivent dans le monde délétère auquel échappe le héros. Des valeurs qui s'effritent sont le lit du débridement des autres à tel point que brusquement la vie n'aurait plus pour certains d'importance.

Le titre et le sous-titre de l'ouvrage, aussi bien que le nom du narrateur et plusieurs évocations, ont été choisis à dessein comme représentant à leur façon